

Psychanalyse du faux

François Richard

Volume 29, Number 1, 2020

L'empire du faux : première partie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1070638ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1070638ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, F. (2020). Psychanalyse du faux. *Filigrane*, 29(1), 35–48.
<https://doi.org/10.7202/1070638ar>

Article abstract

This contribution explores the treatment of individuals affected by conspiracy issues through psychoanalytic perspectives. The distinction between psychotherapy and psychoanalysis reveals the intersubjectivity between the patient and the clinician as a propaedeutic to rational judgment. The case of Mathilde sheds light on a paranoid-perverse defense that is not yet fixed in a structure and, therefore, is likely to evolve. Alexander's case sets an example of an archaic childhood disorder that reappears in adolescence as a sense of falsehood and persecution. The question of our values goes beyond the opposition of what is true and what is false.



Psychanalyse du faux

François Richard

Résumé : Cette contribution envisage les modalités de traitement psychanalytique de personnes atteintes par les problématiques complotistes. La distinction entre psychothérapie et psychanalyse dégage l'intersubjectivité entre le patient et le clinicien comme propédeutique à un jugement rationnel. Le cas de la patiente Mathilde éclaire une défense paranoïaque-perversive non encore figée en structure et donc susceptible d'évoluer. Le cas d'Alexandre est exemplaire d'un trouble archaïque infantile qui ressurgit à l'adolescence dans un sentiment de fausseté et de persécution. La question de nos valeurs se pose au-delà de l'opposition du vrai et du faux.

Mots clés : adolescence ; archaïque ; complotisme ; paranoïa ; perversion.

Abstract : This contribution explores the treatment of individuals affected by conspiracy issues through psychoanalytic perspectives. The distinction between psychotherapy and psychoanalysis reveals the intersubjectivity between the patient and the clinician as a propaedeutic to rational judgment. The case of Mathilde sheds light on a paranoid-pervasive defense that is not yet fixed in a structure and, therefore, is likely to evolve. Alexander's case sets an example of an archaic childhood disorder that reappears in adolescence as a sense of falsehood and persecution. The question of our values goes beyond the opposition of what is true and what is false.

Key words : adolescence ; archaic ; conspiracy ; paranoia ; perversion.

Le travail psychanalytique avec des patients sous l'influence de thèses complotistes met à l'épreuve notre capacité à rester neutres et bienveillants : nous sommes surpris et déstabilisés dans nos certitudes lorsqu'ils mettent en cause ce que nous croyons vrai, le considérant comme des préjugés n'ayant pas plus de valeur que leurs opinions. « Aussi notre attitude envers ce phénomène devrait-elle se modeler sur celle d'un éducateur compréhensif », dit Freud dans *L'avenir d'une illusion* (1927, p. 61), qui « s'efforce simplement de tempérer la violence » de l'engagement dans la religion ou dans ses substituts laïcs modernes, en gardant confiance dans le « travail mental rationnel » (Freud, 1927, p. 62) susceptible de mener à un « remaniement des prescriptions culturelles », cette « révision générale » impliquant « la suppression de beaucoup d'entre elles ». Le programme est ambitieux. Freud s'est démarqué des techniques actives gratifiantes, tout en adoptant

dans certaines situations une attitude éducative de présentification d'un moi-surmoi bien tempéré qui ne juge pas, qui accueille tout en maintenant son propre point de vue :

Les psychoses, les états confusionnels, les mélancolies profondes – je dirais presque toxiques – ne ressortissent pas à la psychanalyse, du moins telle qu'on la pratique jusqu'ici. Il ne serait pas du tout impossible que ces contre-indications cessassent si l'on modifiait la méthode de façon adéquate et qu'ainsi puisse être constituée une psychothérapie des psychoses [...]. (Freud, 1904, p. 17)

Un peu plus loin, il définit la cure comme « une sorte de rééducation qui enseigne à vaincre les résistances intérieures » contre « l'élément psychique de la sexualité ». Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de parvenir à la reconnaissance de la part de vérité personnelle qui se cache derrière la paranoïa complotiste – et qui très vite se déplace en transfert ambivalent, agent de « la plus forte des résistances » (Freud, 1912, p. 52) et du même coup « agent même de l'action curative et de la réussite ».

Il ne s'agirait pas tant d'interpréter le transfert que de favoriser sa dynamique à l'intersection « entre les exigences de cette résistance et celle du travail d'investigation » (Freud, 1912, p. 55), « la valeur des lieux [pouvant] n'être que tactique et n'exister que pour ce seul combat ». L'attitude éducative ne se confond pas avec cet « orgueil thérapeutique » (Freud, 1912) qui prétend obtenir des résultats plus rapides par la « technique affective » consistant à « mettre sa personnalité en jeu afin d'entraîner le patient » – ce ne serait qu'une variante de la suggestion : il faut donc « associer [...] l'influence éducative à l'influence analytique [...] avec beaucoup de précaution » (Freud, 1918, p. 138). Ne s'agit-il pas d'un *exercice de la relation analytique qui, par lui-même*, engage à une transformation des troubles archaïques de la relation d'objet en cause dans les déformations paranoïaques et/ou perverses de la personnalité ?

Il est inutile de « discuter » avec un patient de ses croyances complotistes, de même qu'il est préférable de ne pas interpréter trop vite des passages à l'acte pervers, ni de souligner des dérobadés narcissiques – comme je chercherai à le montrer à propos des patient(e)s Mathilde et Alexandre. C'est après-coup, lorsque nous avons *renoncé* à la dimension de maîtrise normative qu'aurait comportée l'explicitation de ces transgressions, que le patient en vient *de lui-même à leur analyse*. Le surmoi analytique véritable ne se

précipite pas à expliquer, pour en fait réprimer ce qu'il supporte mal ; il favorise discrètement ce qui chez le patient va vers le mieux – il l'accompagne par des interventions qui reprennent ses mots en leur ajoutant juste ce qui est susceptible d'être reçu, en réitérant s'il le faut ses formulations sous des formes variées où le travail de symbolisation se montre à l'œuvre et pourra éventuellement être approprié. Green préconise d'interpréter par « surprise », au milieu d'interventions plus anodines, dans le but de « constituer une trame discursive à deux dans un fil à fil verbal où le discours de l'analysant et celui de l'analyste tressent le tissu d'un discours réticulé » (Green, 1979, p. 335 ; nous soulignons) dont les spires appartiennent « à des étages différents ». S'il s'agit ici d'éduquer, c'est à l'analyse ! La qualité du contact, « support perceptif de l'accomplissement de la satisfaction par l'hallucination » (Botella, 2001, p. 116), prévaut dans les problématiques paranoïaques-perverses : un « objet rigide » ainsi qu'un « rapport tendu entre contact et hallucinatoire » se sont en effet constitués, en lieu et place de l'« objet premier défaillant ». C'est cette qualité du contact qui va permettre aux représentations de chose les plus inconscientes d'émerger là où elles étaient recouvertes par les logiques préconscientes de la persécution ou de la perversion, avant que le déni et les clivages aient eu le temps de se structurer de façon irréversible.

Mathilde, prise dans des conflits tant familiaux qu'intrapsychiques, contre-attaque en recourant à des discours complotistes qu'elle est capable de critiquer. Le vrai émerge par-delà une fausseté *exacerbée comme à dessein*. L'équilibre entre désengagement narcissique et ouverture vers l'objet reste instable entre Eros et Thanatos. *Oui, mais nous*, psychanalystes, nous campons sur le pôle objectal, nous le favorisons discrètement, chaque fois que nous décidons d'interpréter, parce que ne pas le faire serait un laisser-aller complice d'une problématique incestuelle ou fusionnelle, chaque fois que nous « manions » le transfert pour « tirer » la capacité relationnelle de notre partenaire « vers le haut » – ce qui pose la question de nos *valeurs* implicites. La tâche est difficile entre le risque de n'être pas assez psychanalyste (le laisser-faire assez généralisé de l'époque) et celui d'intervenir de façon effractive.

La notion freudienne de *Nebenmensch* correspond au positionnement adéquat de l'analyste dans ces situations paradoxales, ce que j'essaye de le montrer dans mon livre *La rencontre psychanalytique* (2011). *L'Hilflosigkeit*, terme courant en allemand, n'a pas d'équivalent en français : « être en manque d'aide », « détresse » ou « désarroi » de l'enfant, corollaires de la

capacité empathique de l'adulte à souffrir avec lui sans se confondre avec lui ; ce qui implique une relation morale entre l'être secourable et celui qui est en détresse, deux partenaires, deux interlocuteurs. Le *Nebenmensch*, littéralement « être-humain-proche », introduit l'enfant dit Freud à « tous les motifs moraux » (Freud, 1895, p. 626). Il représente l'objet de la « relation d'objet », mais il a aussi une valeur d'autre sujet. Le *Nebenmensch* suppose une différence, il est à côté de moi : il n'est ni l'objet ni le semblable, et pas exactement non plus un autre sujet. La mère aimante et soignante, le père dans sa fonction tierce, les identifications primaires, y sont inclus. Un bébé pleure, il s'adresse à moi pense la mère, en fait « il y a destination avant qu'il y ait un destinataire » (Green, 2010, p. 49). Les cris du bébé *comptent sur* une action extérieure, donc comptent *avec* la personne qui agira. L'appel sans contenu spécifique implique une réponse où dans un premier temps on n'est pas reconnu pour ce que l'on fait. Parce qu'il réussit à « se faire comprendre » (Freud, 1895, p. 639) l'enfant commence à intégrer « tous les motifs moraux », à condition bien sûr que la mère, ou l'adulte, lui *fasse crédit* de la compétence de savoir se faire comprendre, en un mélange compliqué de projection et de véracité.

Notre communication avec les analysants souffrant de troubles psychotiques ou limites avec des défenses perverses repose sur un malentendu structurel dont il faut décomposer les différents aspects : *a*) on ne comprend pas le message, *b*) il n'y a peut-être rien à en comprendre, *c*) on lui attribue un sens de l'extérieur et *d*) on trouve alors, parce qu'on se rapproche de l'expérience subjective de l'autre, des éléments de sa réalité psychique. On finit par comprendre là où on ne comprend pas, surprise toujours renouvelée de la *rencontre* entre deux psychés où insiste infiniment cette « partie inassimilable (la chose) », sise en deçà de la parole et du langage quoiqu'elle en soit toute proche et puisse être connue par la perception et par l'affect. La partie « disparate » « inassimilable » – nommée « chose » par Freud (1895, p. 671) – est en relation dialectique avec « ce que l'on appelle comprendre » dans la relation primordiale où la qualité du contact l'emporte sur l'échange de paroles. C'est ce niveau le plus profond de relation qu'il s'agit de faire revivre dans les distorsions défensives de la perversion et de la paranoïa.

Les relations entre le faux et la perversion

La métamorphose d'une solution perverse narcissique mortifère en ce que l'on pourrait appeler « perversion de vie » est possible, mais le psychanalyste peut facilement confondre perversion de vie et perversion de mort, et

du coup ne pas savoir favoriser par des interprétations adéquates le passage de l'une à l'autre, dans un contre-transfert défensif.

Il existe des occurrences préoccupantes où un fonctionnement pervers – plus psychique que directement sexuel – se chronicise ; j'en parlerai à propos du patient Alexandre. Ce qui distingue ces deux types de perversion, c'est l'accès ou non à l'amour objectal et à la fonction paternelle, ainsi que des structurations identificatoires différentes, problème qui concerne aussi la sexualité dite normale, puisqu'on y trouve cette même dichotomie : elle est simplement plus manifeste dans la phénoménologie des agirs pervers caractérisés, où le narcissisme semble se dissocier entre un pôle de plénitude et un pôle de vide psychique sidérant (Green, 1983).

On évoque souvent la dimension addictive, une compulsion de répétition aveugle, et la causalité traumatique. Tout ceci reflète la symptomatologie sans l'expliquer suffisamment si on n'intègre pas la complexité des renversements possibles dans le contraire. Pour ne prendre que le sado-masochisme, Freud y voit « [l]e renversement dans le contraire/Le retournement sur la personne propre/Le refoulement » (Freud, 1915, p. 172). L'activité se résout en passivité, le sadisme se mue en masochisme, en même temps que le moi se regarde lui-même comme objet passif en quête d'un partenaire sadique. Les choses n'en restent pas là : « Le moi passif se remettant, en fantaisie, à sa place antérieure qui est maintenant cédée au sujet étranger », redevient sadique mais seulement « en fantaisie » en même temps qu'il garde sa posture masochiste. Ainsi dans « l'auto-tourment [...] le verbe actif se transforme, non en passif, mais en verbe moyen réfléchi » (Freud, 1915, p. 173), position psychique tierce capable de tenir compte de ce que ressent l'autre, à l'opposé de la perversion narcissique qui évacue l'autre et dérive vers des épisodes dépressifs où affleure un fond mélancolique.

Ce qui fait la différence provient sans doute de vécus de l'enfance où le sujet n'a pas intériorisé l'image mnésique de l'objet satisfaisant, ce qui a favorisé la décharge pulsionnelle plutôt que le fantasme – hypothèse que François Duparc théorise de la façon suivante : « Les rencontres traumatiques laissent des fixations, des traces où sujets et objets sont mal différenciés, confuses (entre bon et mauvais, plaisir et douleur) et donc inélaborées, dotées de représentations inachevées. » (Duparc, 2015, p. 1429) Ces résidus persistants chercheraient à se symboliser grâce à l'agir pervers *mis en récit* (pour soi-même ou pour un interlocuteur) : *inachèvement* plus que perversion, occurrence que l'on trouve dans la névrose sous la forme de l'inhibition ou de la normopathie. Dans l'inachèvement on trouve une sensation

de fausseté, corollaire d'un besoin de plaisir-décharge plus que la subjectivation heureuse du désir-tension. *La perversion n'existe pas, il y a des perversions dont certaines sont des pathologies mixtes: zone intermédiaire entre névrose et perversion, couverture d'un fonctionnement limite ou d'un noyau psychotique. Ajoutons que la signification incestueuse est toujours présente, c'est elle que les conduites ou les fantasmes qui se veulent et se croient pervers recouvrent et trahissent en même temps (Richard, 2019).* On a intérêt à interpréter le non-sexuel là où le patient s'attend à ce que le psychanalyste interprète du sexuel et inversement, afin qu'il perçoive que nous parlons *depuis un autre lieu* que celui de l'objet transféré – autrement dit: que nous ne sommes pas piégés par les transferts ni par un diagnostic structural.

Mathilde

Mathilde, vingt-cinq ans, se débat dans un système familial à nœuds multiples, vaste tribu où des clans s'affrontent puis s'allient de façon imprévisible. Elle s'y sent prisonnière de projections alternativement valorisantes et dévalorisantes et, surtout, dépourvues d'amour.

Elle évoque des puissances secrètes qui manipulent le monde, le doute raisonnable qui pèse sur les récits officiels des attentats terroristes à Paris et sur qui est vraiment Mohamed Merah. Je sursaute, sans doute mon visage trahit-il une stupéfaction, j'incarne l'adulte inséré dans le système. Elle m'interpelle:

Vous êtes nerveux tout d'un coup, est-ce que vous allez bien? Vous n'êtes pas juif au moins? Vous avez votre opinion et moi la mienne, nous pouvons dialoguer, je suis ici pour m'exprimer, il faut que je puisse vous faire confiance. Ne voyez-vous pas qu'on se fout de notre gueule [là, elle hurle] Ils sont les plus forts à se tenir assis les couilles serré[e]s les uns à côté des autres à jouir dans les sales trucs qu'ils font, détruire la planète, accumuler du fric, abuser d'enfants.

J'énonce, ne serait-ce que pour témoigner de ce que la fonction interprétative reste opérationnelle: « vous m'avez parlé des liaisons multiples de votre père et de son goût, qu'il ne cache pas, pour les jeunes femmes, ne vous êtes-vous pas demandé s'il n'avait pas approché des vraiment trop jeunes? » Elle reconnaît qu'elle s'est posé la question « concernant des enfants – ce serait énorme... –, mais de très très jeunes filles, peut-être ». Je reprends « *filles* ».

Bien sûr il y a cette hantise... Me revient un souvenir de vacances, j'étais encore une enfant, un rêve, un cauchemar, il y avait une caméra et de drôles d'images sexuelles que je ne comprenais pas sur un écran, je me sentais paralysée car potentiellement filmée. Cela expliquerait ma peur de ces groupes secrets qui font des sales trucs sur notre dos; là c'était un rêve mais ces groupes ignobles peuvent réellement exister. J'aimerais bénéficier de votre compétence analytique, et avec mes amis développer mes idées.

Je suis intervenu sur du sexuel incestueux, ce que j'évite d'habitude de faire par crainte d'un rapprochement interpsychique excessif entre les protagonistes de la situation analytique. Mais il était nécessaire d'exorciser une situation où je devenais le miroir d'une pensée folle en me référant au sexuel incestueux situé par rapport à cette folie en position tierce interprétante. Mathilde rapporte un échange téléphonique avec son père tandis qu'elle se trouve en péril dans une manifestation de rue violente; les gaz lacrymogènes la font suffoquer, elle a peur des charges de police, et son père ne tient pas compte de ce qu'elle lui en dit et continue, comme toujours, à ne parler que de lui; elle prend toute la mesure de son sentiment ancien qu'il ne la voit pas comme elle est, ce qui m'attribue *ipso facto* la place de celui qui, lui, la connaît et éventuellement l'apprécie. Dépeignant son exaltation à être plongée dans cette furie urbaine, et les mouvements violents qu'elle découvre en elle avec joie, elle me demande ce que j'en pense avec un élan qui extériorise un besoin de réponse; si ce n'est vrai dans l'absolu, du moins en ce qui concerne ses éprouvés. Je recours à une formulation un peu générale: «vous découvrez le réel de ce qui est social et historique, c'est une expérience intense, quel que soit le sens de ces événements qui vous sont extérieurs tout en correspondant à votre violence intérieure». Ce minimum de rationalité atteste suffisamment de l'effort que je fais pour rester juste et de la neutralité qu'elle attend de moi, de sorte qu'elle peut alors se lancer dans une tirade sur ses parents qui ne prennent pas de ses nouvelles et lui reprochent de participer à la destruction de la société, mais qui pour finir se déclarent fiers de son courage.

Dans les séances ultérieures, elle s'étend sur la façon dont sa mère communique de manière alternativement perverse et plaintive, mais se montre moins diserte sur l'empreinte séductrice d'un père qui la déçoit mais qu'elle respecte pour ses réalisations professionnelles. Sa capacité à percevoir avec justesse les mécanismes psychologiques chez les autres contraste avec le flottement de son jugement sur elle-même, comme en témoigne le rêve suivant:

« Je suis inconsciente, kidnappée puis séduite par un homme, il ressemble à un voisin et à mon frère. Les satanistes sont passés à l'action... » ; elle hésite à m'en dire plus, elle se sent au bord d'un gouffre dit-elle. Je l'invite à ne pas avoir peur et à continuer, et elle livre ce qui la dérange le plus : « Ces satanistes existent vraiment, pas seulement dans le rêve où ils me terrifient ; je me jette dans une poubelle, y suis à l'aise protégée au milieu des déchets » (figuration de la façon dont la logique du complotisme peut utilement contenir un chaos psychique tout en permettant de s'y vautrer).

Je reprends en ajoutant à dessein un mot qui n'était pas présent dans son énoncé :

— Des déchets, des ordures...

— Oui, ce sont des ordures qui jouissent sexuellement à faire le mal, on va leur claquer la gueule ; pensez-vous que je suis folle ?

— Si vous posez la question c'est que vous n'êtes pas folle, votre rêve laisse paraître de bonnes capacités de symbolisation [Je pensais en fait que son fonctionnement psychique n'était pas si bon que cela, mais elle me sait gré de souligner ce qui en elle va vers un mieux. Il s'agit ici non pas de mensonge, mais de tact et de délicatesse.]

— Merci, je sais bien que je n'ai pas assez d'informations sur les fonctionnements économiques et sociaux et que je mélange un peu tout, une fois j'ai fait cracher le morceau à ma mère, elle a dit qu'il y avait des sales trucs avec des enfants de la part de personnes ayant beaucoup de pouvoir, pas forcément les juifs. Alors à la prochaine fois.

Elle me laisse content de son progrès vers une ouverture psychique, mais avec le sentiment désagréable de m'être peut-être trop impliqué ou d'avoir été utilisé, dans un contre-transfert où « l'analyste se sent lui-même pris dans une relation où les rapports en miroir ne sont pas ici internalisés par le patient mais se situent en fonction d'une surface réfléchissante placée en dehors de lui. L'analyste éprouve alors la confusion que masque la sexualisation » (Green, 1975, p. 67). Si je ne suis qu'un miroir, elle ne peut s'extirper du mensonge qui imprègne la communication dans son système familial : la mère qui harcèle sa fille pour obtenir d'elle une écoute, un soutien, des conseils, puis lui administre une volée de commentaires désobligeants, finit par s'excuser, mais recommence ; le père qui annule des rendez-vous et ne se manifeste que pour faire valoir un nouveau succès professionnel ou une nouvelle maîtresse ; une fratrie complice d'un milieu social bourgeois que la

patiente trouve corrompu. Je dois rester le miroir dont elle a besoin tout en représentant une parole crédible, susceptible d'être réfutée, et persévérante dans son souci de véracité dépassionnée – elle s'étaye sur cette fragile véracité en même temps que sur les vérités grandiloquentes proclamées par le groupe militant auquel elle s'affilie, pas gênée par l'évidente incompatibilité entre ces deux régimes de vrai. Je me dis qu'après tout, ce n'est sans doute qu'une période transitoire qui a son utilité, comme mai 68 le fut pour moi – on y disait bien des bêtises.

Elle me demande si dans son travail d'enseignante elle a le droit de demander au père d'une jeune élève de se montrer plus cadrant et interdicteur. Elle construit une légitimité à plusieurs étages: son appréciation de la situation défaillante, le détour par mon autorité légitimante et le père réinstitué. Elle convient qu'elle est « fascinée » par cette élève caïd de banlieue, qui se fait respecter par la violence, et se reproche une connivence (par exemple elle emploie son vocabulaire et ses intonations argotiques lors de ses échanges avec elle), sans autre nécessité que de s'inféoder ainsi à ce qu'elle sait n'être qu'une partie d'elle-même projetée à l'extérieur. Mathilde oscille rapidement entre des positions psychiques contradictoires – par exemple la valorisation des « racailles » de banlieue et la conscience qu'elle ne fait qu'y déposer sa propre violence –, ce qu'elle dialectise par la rapidité de sa pensée et l'accélération du débit de sa parole. Elle poursuit derechef:

Je sais d'où cela provient, lorsque j'étais enfant ma mère m'incitait à ne pas accorder de crédit aux démonstrations des profs, mais de ne pas le leur montrer, pareil avec les médecins, l'autre jour j'ai tenu un grand discours sur les méfaits de la médecine scientifique en sachant que c'était elle que j'imitais, vous savez que je tiens beaucoup à me soigner avec des médecines alternatives, quoi que je n'exclue pas de revenir à la médecine classique s'il le faut absolument.

Tourbillon, bande de Moëbius, clivage instable qui autorise le passage d'un bord à l'autre. *Le vrai et le faux sont allègrement mélangés et cavalièrement traités*; je m'en offusque de moins en moins dès lors que la patiente va mieux. Elle ne fait que traduire l'inconséquence de notre époque, me dis-je; je l'excuse, mon surmoi se fait plus tolérant jusqu'à ce que je perçoive que cela mène vers une indifférenciation où tout est possible dès lors que *le fantasme est mal distingué de la réalité* – le monde est alors plus *faussé* que « faux », ce qui est caractéristique des ambiances incestueuses sans inceste

accompli, où le désir empêché se réalise partiellement dans des contacts avortés et des enchevêtrements de discours où chacun veut croire en l'équivalence du fantasme et du réalisé dans un onirisme éveillé, un *sexuel en état limite*. On connaissait le régime de la parole excitée qui propage des rumeurs insultantes en une surenchère obscène, on a maintenant en plus une transgression si ordinaire qu'elle n'est plus reconnue pour ce qu'elle est avec son sourire sympathique. On y voit soudain une puérité à la fois touchante et agaçante.

Almodovar dans *Femmes au bord de la crise de nerf*, un de ses premiers films, croque les dames madrilènes d'il y a quelques décennies, leur puissante séduction et leurs palinodies hystériques, avec un regard qui les voit à partir d'une taille d'enfant. Tableau juste et tendre de clivages fluides où le vrai et le faux s'épousent en une danse légère. Son cinéma évolue ensuite vers une capture précise du vrai faux et du faux vrai dans sa structure fétichique polysexuelle. La référence cinématographique me permet de poser cette question : cette transformation des clivages hystériques en systèmes fétichiques – plus *borderline* que pervers puisque l'ironie l'emporte sur l'obsession – est-elle réversible ?

Au moment même où Mathilde refuse de dialoguer avec les personnes qui critiquent les thèses complotistes, une partie d'elle silencieusement adossée à un surmoi extérieur – le mien, qui n'est pas vraiment le sien mais un peu le sien – entrevoit en séance un futur plus raisonnable. Un semi-délire *permet au moi d'approcher* une persécutivité perverse, intrapsychique et familiale, et de prendre la mesure d'une culpabilité afférente à des souhaits incestueux, *parce qu'il ne s'agit que d'une crise actuelle, donc passagère*. La désintrication pulsionnelle et l'atomisation du vrai n'auront été, après-coup, qu'une orgie de désidentifications propédeutiques à une réorganisation identificatoire. Dans sa crise, le *sujet* n'accepte pas la vérité parce qu'elle risquerait de mettre fin à toute possibilité de contestation et de plaisir – croit-il en son humeur adolescente –, face à quoi il faut nous souvenir que nous aussi avons connu cette avidité pour la sensation présente envers et contre tout. Au fond la révolte contre le vrai ne clame-t-elle pas le besoin d'un père qui en soit vraiment un ; aimant, tolérant *et exigeant* ?

Alexandre

Alexandre, seize ans, entreprend une psychothérapie pour résoudre un trouble *borderline* : une petite délinquance, la souffrance dans la relation à un père peu présent, l'ambivalence avec une mère trop proche, l'échec dans

les premières amours, un retard scolaire et une consommation excessive de cannabis recouvraient tous une *sensation de vide et d'être faux* dont il parvient à parler, en même temps que de la promiscuité avec sa mère dans un petit appartement et de provocations envers ses profs femmes dont il cherche le regard avec insolence. Je lui dis :

— Vous supportez mal d'être trop proche de votre mère, et là au contraire vous vous rapprochez d'une femme, la prof, avec un regard si pénétrant que ça la fait réagir.

— Un élève faisait circuler en classe une image de fellation, le prof, cette fois-ci un homme, la confisque et l'élève lui dit « Vous connaissez? », c'est gonflé.

— Vous le trouvez courageux de se confronter à un homme.

— Moi je change sans arrêt comme un caméléon, je ne sais pas qui je suis vraiment, mon père il est trouble à l'intérieur lui aussi.

— Comme vous?

— Ou moi comme lui, avec les agités je m'agite et avec les calmes je suis calme.

— L'autre jour vous m'avez parlé de cette fille...

— Ah oui, Chloé, différente des autres, belle, distinguée, plus adulte, je m'exalte avec elle, on fait les préliminaires complets, elle a du plaisir, on s'isole pour aller plus loin mais j'entends du bruit et ça arrête tout. On a pris rendez-vous pour la semaine prochaine.

La séance suivante il arrivera en retard, mal à l'aise il évite de me regarder en face, il rougit, détourne la tête; « Je ne sais vraiment pas quoi dire aujourd'hui... On dit souvent qu'il n'y a de silence supportable qu'entre de vrais amis » – on peut entendre ici un trouble homosexuel sous-jacent. Il me parle de son père (divorcé de sa mère), avec lequel il a été au restaurant. Je lui demande s'il y a eu des silences avec lui comme avec moi; il rougit à nouveau, puis avoue qu'il a annulé son rendez-vous avec Chloé, ce que je mets en relation avec son retard, presque son absence, à la séance. Il reconnaît alors que « lorsque l'on a vraiment envie de quelque chose on essaye de le faire. Lorsque j'ai envie d'une paire de basket, je fonce dessus ». On voit ici une économie libidinale d'objets partiels narcissiques l'emporter sur le mouvement adolescent génital objectal – trouble de la *fonction* subjectale qui va générer un épisode délirant auquel succèdera une *position* narcissique-perversive.

« Je ne vais pas coucher avec ma mère ! » s'exclame-t-il, plus sur le mode d'un refus d'une situation duelle infantilissante que sur celui d'une horreur face à un souhait réel. « Je me vois dans vingt ans le type resté vivre avec sa grosse mère. » Il balbutie, rougit et baisse les yeux, je l'interroge du regard.

— Ma mère n'est pas grosse, pourquoi ai-je dit cela ?

— Grosse quoi ?

Silence. Gêné à avoir trahi un mouvement pulsionnel transgressif, une sexualité salace, universellement inadmissible, que les mœurs soient libres ou pas.

« T'as éjac' mec », lui glisse à l'oreille une fille séduisante assise sur ses genoux dans le métro, qui éclate de rire et prend ses copines présentes comme témoins de l'excitation non maîtrisée, puérile, du garçon. Il plonge, *foudroyé*, dans une honte profonde, regarde son pantalon pour vérifier si c'est vrai, un doute subsiste, il pense qu'il n'a pas éjaculé. Un peu plus tard en classe il cache son corps sous de gros pulls, il « sue comme un porc », panique ; il faudra le retirer du lycée. Il vérifie son pantalon en permanence. La nuit il est convaincu qu'on le voit au travers des rideaux tirés, le jour dans la rue que tout le monde l'observe.

Je m'attache à reconstituer patiemment, détail après détail, *un fil sexuel qui affleurait dans les mots* d'Alexandre.

— Je transpire comme un gros porc, j'ai toujours l'impression d'être mouillé.

— Vous « mouillez ».

— Quoi, comme une fille ?

Il rapporte alors l'épisode de la fille séduisante, dans le métro. Je lui dis :

— Vous vous êtes senti violé dans votre intimité quand elle s'est moquée de vous...

— Ça me fait penser à ma mère qui me faisait « les gros yeux » lorsque j'étais petit, elle approchait son visage du mien, j'avais l'impression d'être complètement envahi, de mourir [il imite la mimique de sa mère et tend son visage vers le mien].

— Avec cette fille dans le métro vous vous êtes retrouvé comme un petit devant sa maman plus forte que lui...

Alexandre va mieux, ne délire plus. L'interprétation juste de la réalité historique contrecarre la prolifération imaginaire délirante parce qu'elle restitue une vérité plus simple, l'angoisse de castration et l'appréhension à avancer dans l'initiation amoureuse adolescente. On a toujours intérêt à intervenir à partir du terrain solide de la bisexualité psychique corrélative de l'angoisse de castration, même si on a affaire, comme c'est le cas ici, à la sauvagerie de la problématique incestueuse archaïque: l'excitation pour la « grosse mère » entraîne une résurgence de la relation spéculaire infantile. L'image du visage de la mère s'imprime sur celui de son rejeton. Il rejoue mimétiquement cela avec moi, manifestant une volonté d'être acteur autonome.

Cette quête d'autonomie va générer un positionnement psychique complexe. Alexandre va réécrire l'histoire: lors de l'épisode du métro il n'avait peut-être pas éjaculé, il aurait aussi inventé les propos de la fille – « d'un autre côté, ajoute-t-il, la première version est sans doute vraie, peu importe... ». Il passe d'un discours à l'autre, puis joue de son apparence, se teint les cheveux, imite un ami qui entretient des relations sexuelles avec des femmes nettement plus âgées, parle d'un projet culturel important, tout ceci sans que je puisse savoir si c'est *vrai* ou *faux*. Un malaise s'installe, il vient, ne vient pas, revient. Son aisance à tenir des propos variables et à incarner de multiples personnages lui permet de s'adapter à la réalité, au moins en surface. Alexandre trouve une solution dans le narcissisme et une sorte de perversion psychique, au sens d'une pensée pour laquelle une chose et son contraire peuvent coexister – à partir d'un *déni* subtil de son sentiment de déroute et de son angoisse de castration récents.

François Richard
richard-franc@wanadoo.fr

Références

- Almodovar, P. (réalisateur) (1988). *Mujeres al borde de un ataque de nervios* [film cinématographique]. El Deseo.
- Botella, C. (2001). Figurabilité et régrédience. *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, 65 (4), 1149-1239.
- Duparc, F. (2015). La fixation à l'infantile, inachèvement ou perversion? *Revue française de psychanalyse*, 79 (5), 1429-1433.
- Freud, S. (1895). Projet d'une psychologie. Dans *Lettre à W. Fliess 1887-1904. Édition complète*. Paris: Presses universitaires de France, 2006.
- Freud, S. (1904). *La méthode psychanalytique de Freud. Dans La technique psychanalytique*. Paris: Presses universitaires de France, 1970.

- Freud, S. (1912). La dynamique du transfert. Dans *La technique psychanalytique*. Paris: Presses universitaires de France, 1970.
- Freud, S. (1915). Pulsion et destin des pulsions. Dans *Œuvres complètes de psychanalyse XIII*. Paris: Presses universitaires de France, 1988.
- Freud, S. (1918). Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique. Dans *La technique psychanalytique*. Paris: Presses universitaires de France, 1970.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Paris: Presses universitaires de France, 1971.
- Green, A. (1975). La sexualisation et son économie. Dans *Propédeutique: La métapsychologie revisitée* (p. 51-76). Ceyzérieu: Champ Vallon, 1995.
- Green, A. (1979). Le silence du psychanalyste. Dans *La folie privée* (p. 317-346). Paris: Gallimard, 1990.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris: Seuil.
- Green, A. (2010). *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*. Paris: Odile Jacob.
- Richard, F. (2019). La bisexualité, l'inceste et la mort. *Revue française de psychanalyse*, 83 (5), 1347-1408.